

**Une meilleure articulation du texte et de l'image confère de plus en plus aux albums une « puissance narrative ». Mais cette évolution ne garantit pas la qualité des thèmes abordés et conforterait même l'expression des points de vue convenus. Yvonne CHENOUF, présente pourtant deux albums qui rompent avec les représentations habituelles de l'île et de la vie africaine...**

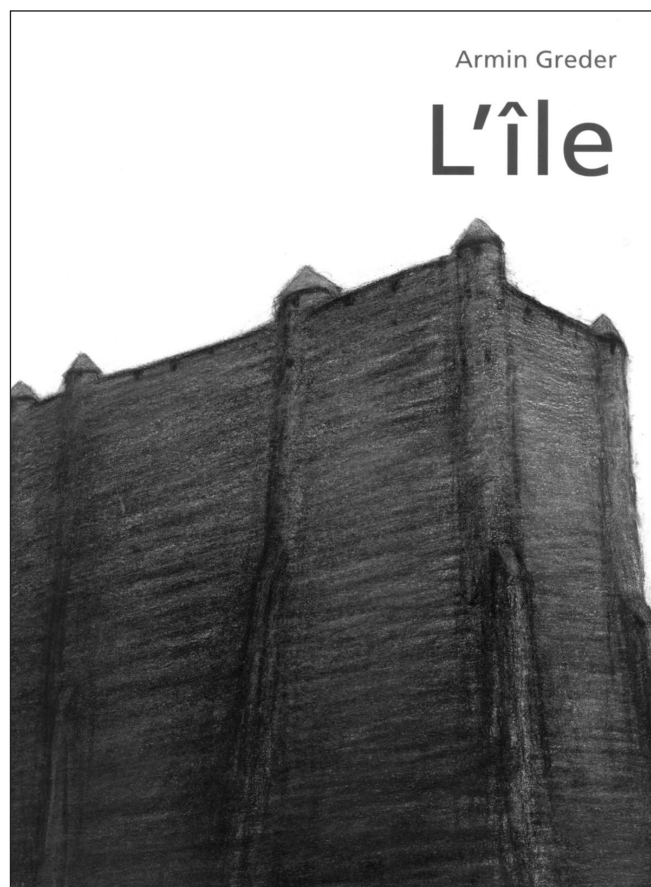
## L'île et l'Afrique hors des chemins convenus

Les albums ont, ces dernières années, considérablement amélioré la puissance de leur système narratif, utilisant plus profondément les ressorts de l'image et du texte (l'écriture, sous-employée, a notamment progressé). Exigeant de leurs lecteurs une plus haute activité de traitement, ces ouvrages les poussent de plus en plus à considérer les deux codes en même temps, à *visualiser du sens*.

Ces articulations, mieux réglées, ne garantissent pas pour autant la qualité des thèmes, leur choix et leur mode de présentation. Comme dans d'autres domaines, des réflexes d'imagination, des automatismes de pensée cadrent et quadrillent les représentations offertes aux jeunes lecteurs. Sous prétexte, parfois, de mettre ce public en relation avec les sources littéraires, les souches narratives, les mythes sont repris sans distance, les genres sont calibrés (même dans les parodies, essentiellement sources de jeux formels). Les bons sentiments, fréquents dès qu'on s'adresse à la jeunesse, évitent les traitements complexes, arrondissent certains angles. À force de mystification, certaines visions

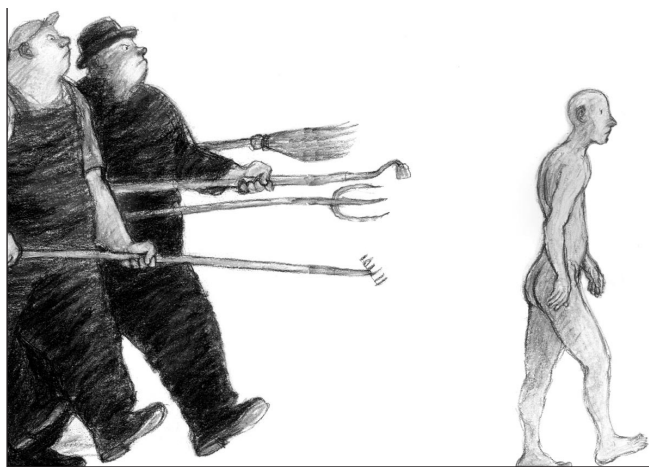
du monde ne se discutent même plus et s'imposent comme des points de vue incontournables, cloisonnant la réflexion et fermant le débat ou bien le conformant. Il en va ainsi de deux thèmes, souvent repris dans la littérature de jeunesse, et qui semblent, avec deux parutions récentes, avoir subi un coup de neuf. Regard sur deux poncifs littéraires revisités : l'île<sup>1</sup> et l'Afrique<sup>2</sup>.

**L'île** (Une histoire de tous les jours), Armin Greder, Compagnie Créative (Paru en Allemagne en 2002, en France en 2005)



<sup>1</sup> Le mythe de l'île a, dans les albums, connu des traitements audacieux notamment dans *Les deux îles*, Jörg Steiner et Jörg Müller, Duculot. Le récit, loin d'être idyllique, montrait les rapports de force entre deux îles : l'une, la plus grande, dominatrice et l'autre, la plus petite, dominée.

<sup>2</sup> L'Afrique bénéficie de visions moins archaïques et plus contemporaines dans quelques albums.



Depuis *Robinson Crusoe* (depuis *L'Odyssée*) l'île est un lieu fortement stéréotypé symbolique, disent les dictionnaires spécialisés, d'un « *centre spirituel primordial* »<sup>3</sup>. C'est, traditionnellement, un refuge paradisiaque propice aux renouveaux. Sur l'album de La Compagnie Créative (maison d'édition bordelaise<sup>4</sup>) et sur toute la hauteur (32 cm), des fortifications sombres et puissantes se dressent, écrasantes, impressionnantes, encerclant toute la couverture jusqu'à la quatrième où le texte de présentation est on ne peut plus clair : « *Cet album (...) traite les thèmes de la xénophobie et du protectionnisme.* » Toutes les illustrations sont en noir et blanc, nerveusement crayonnées, et très rarement soutenues par quelques traces de couleur. Nul rayon de lumière pourtant mais la mise en valeur de quelques objets caractéristiques (casquettes des hommes, fibres de leurs maillots, cheveux des enfants et des femmes, bouillons de la soupe, jaune de la bière, os sanguinolents et corps bleuté de l'étranger : sensations de froid, marques de blessure...)

■ **Résumé :** L'histoire est simple. *C'est une histoire de tous les jours*, dit le sous-titre, refusant à l'île tout caractère d'exceptionnalité. Le navigateur d'un radeau, échoué sur l'île, chétif et complètement nu, vulnérable, est accueilli par une population hostile qui, de page en page, parcourt toutes sortes de sentiments face à l'étranger : rejet, exploitation, stigmatisation puis meurtres. L'aventure se referme et avec lui la communauté insulaire qui coupe toutes ses communications avec l'extérieur ayant même fait taire, à travers le

pêcheur qui appelait à la tolérance, sa conscience collective. Même les oiseaux sont tués qui pourraient témoigner ailleurs de l'infamie. L'île se replie sur ses lâchetés, ses monstruosité. Elle disparaît aux yeux du monde.

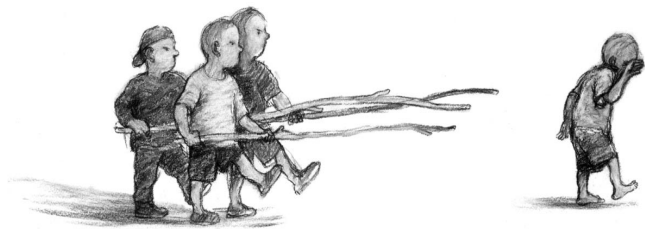
Comment, de page en page, est détruite l'image idyllique de l'île, comment ce lieu sauvage est-il transformé en espace concentrationnaire et quels nouveaux problèmes apportent une telle vision ?

■ **La différence rédhibitoire :** Sur la première page, placé sur une diagonale qui abandonne le radeau au bord supérieur de la page gauche et le navigateur échoué au bord inférieur de la page droite, l'étranger est nu, malingre et innocent : « *Il n'était pas comme eux* ». Inutile d'espérer retrouver les récits habituels qui font de cette différence initiale le point d'harmonisation finale : l'apparition des insulaires (seulement désignés par le pronom personnel *ils*), page suivante, forme autrement le nouvel horizon. La page est envahie par des hommes imposants, tout d'une pièce, regardant à la sauvette par-dessus leur épaule, armés de râteaux, conspirateurs. Le seul d'entre eux qui fait vraiment face, s'avance vers le lecteur, plutôt menaçant, une fourche à la main.

■ **La faible vie de la conscience :** La voix du pêcheur qui s'élève pour empêcher le rejet de l'homme à la mer en appelle à la conscience collective et réussit, tout au plus, à faire décider d'un hébergement provisoire, une sorte de *Sangat* : « *Ils le conduisirent sur la partie inhabitée de l'île, dans une étable réservée aux chèvres, vide depuis longtemps. Ils lui firent comprendre qu'il devrait rester là et lui montrèrent du foin dans un coin : il pourrait dormir ici.* »

Plusieurs fois, le pêcheur (contrairement aux autres, il quitte l'île, connaît d'autres espaces, s'affronte à d'autres situations) essaiera d'éveiller les élans de générosité (partager la nourriture, partager le travail...) Son bateau, tel celui d'un traître, sera brûlé.

■ **Les femmes et les enfants ensuite :** Quand le texte précise que (après avoir enfermé l'étranger à clé) *ils* reprirent leur vie quotidienne, l'image montre de quoi est fait ce quotidien : d'une part, les femmes font à manger, servent à manger aux hommes, lavent la vaisselle, servent à boire aux hommes ; d'autre part, sous ces vignettes, trois petits garçons armés de bouts de bois, reprennent l'attitude précédente de



leurs pères et poussent, devant eux, une fillette pieds nus et apeurée. Femmes et étranger, même combat ? Dominés de l'île, solidarité ?

Pourtant non, c'est une femme qui, en poussant un terrible cri trahit l'évasion de l'homme, son arrivée jusqu'au village. (Page précédente, un marteau et des clous suggérait la fugue en train de se réaliser).

■ **Intégrations** : Plutôt compacte et homogène, la troupe d'insulaires est, depuis cet acte jugé agressif, divisée par la peur, remontée contre le pêcheur qui cherche à éviter le pire : « *Maintenant qu'il est chez nous, nous devons l'aider.* » « *Mais nous ne pouvons pas tout de même pas nourrir toutes les bouches qui nous arrivent* » s'indigna l'épicier, « *sinon, bientôt, c'est nous qui mourrons de faim !* »

L'exploitation d'une force de travail devient une solution dont les limites apparaissent vite : pour l'aubergiste, l'étranger marque mal, venu sur un radeau qui a mal résisté aux flots, il n'inspire aucune confiance au charpentier, frère il n'est d'aucune aide pour le charretier et, enfin, forcément diabolique, il effraie le curé qui s'est donné la mission de protéger ses ouailles. Pas question d'imaginer des savoirs à cet homme venu d'ailleurs, ni même de lui prêter la moindre curiosité. Et pas question d'envisager une formation. Il ne reste plus qu'à le remettre à l'étable et lui faire l'aumône des restes destinés généralement aux cochons tout en veillant à « *sauvegarder l'ordre public* » en l'enfermant plus solidement encore.

■ **Peur virtuelle** : Mais l'image de l'étranger franchit les murs de sa géole et ne cesse de hanter les esprits, de nourrir les fantasmes et les peurs. La rumeur est en marche : elle alimente les conversations familiales, elle obsède les rêves, elle est sournoise, se veut savante dès que le maître d'école, expert en sauvages et en mœurs exotiques, lui donne une explication officielle, universelle. Une suite de dessins accompagne cette escalade de la rumeur, cette détérioration

des relations : boîte de sardines, poisson piqué d'une fourchette sur une assiette, arête de poisson, assiette cassée.

■ **Enchaînements** : En quatre vignettes, une cohérence va tenter d'être donnée à des réactions incohérentes : si tu ne manges pas, il viendra te dévorer, dit-on aux enfants et le maître d'école s'inquiète : « *les enfants ont peur !* » Il pourrait nous tuer, s'alarme le gendarme et la presse conclut : « *L'étranger sème l'inquiétude.* » Quand les effets deviennent des causes et que c'est écrit noir sur blanc, qui apportera la démenti ?

Plus rien n'arrêtera la conjuration qui se nourrit elle-même : « *C'était déjà assez difficile comme ça. On ne pouvait pas en plus s'occuper du bien-être des autres. Dans ce cas-là, tout le monde pourrait venir... !* » Pour la deuxième fois, en ligue armée, les hommes poussent l'étranger hors du livre : cette fois-ci la troupe avance obstinément vers la droite, sur trois doubles pages, et remet l'homme sur son radeau, à la mer. Détail qui a son importance : il est fortement ligoté. La mer, elle, est menaçante.

Après, tout s'enchaîne : le pêcheur est puni, les oiseaux sont tués, les produits de la mer refusés, une haute muraille est construite.

La dernière image, qui unit de manière très serrée le ciel et la mer, ne laisse aucun espoir, ni pour le naufragé ni pour ses tortionnaires. Pour personne ?

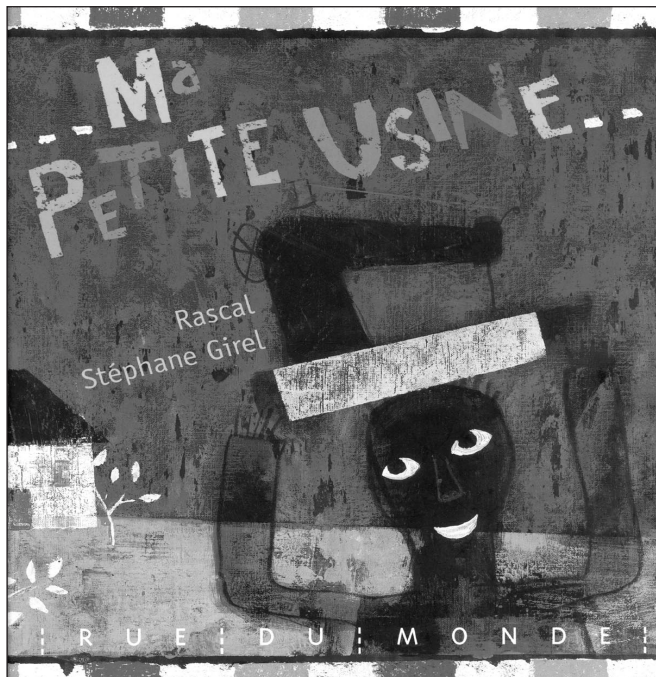
■ **Débat ?** : Le propos est-il trop pessimiste, refermé lui aussi sur une condamnation sans appel de l'île et de ses insulaires ? Cet album prend l'île à contre-pied, installant son isolement dans le lieu commun des rapports sociaux. N'est-ce pas dans une île déserte que se déroulait déjà le terrible récit de *Sa Majesté des mouches* ?

L'île d'Armin Greder n'est plus le territoire à part, autonome et vierge de toute civilisation, l'endroit du meilleur possible mais le miroir tendu à nos isolationnismes et nos replis de toutes sortes : les limites, peut-être, de nos imaginations trop nourries de littérature à bon marché. Il reste à comprendre d'où viennent nos réactions de replis. En les illustrant, cet album, permet de les voir fonctionner, de les parler et peut-être de leur écrire un autre avenir.

<sup>3</sup> CHEVALIER J. & GHEERBRANT A., Dictionnaire des symboles, Laffont/Jupiter, coll. Bouquins, p.519

<sup>4</sup> La Compagnie Créative, 42 rue Albert Thomas 33000 Bordeaux ; www.la-compagnie-creative

## Ma petite usine, Rascal & Stéphane Girel Rue du Monde (2005)



Les images de cet album ont été inspirées par les bannières Asafo du Ghana sur lesquelles les tribus Fante cousent leurs vies et leurs espoirs.

Rascal, fidèle aux exergues, a choisi, ici, de mettre l'accent sur la bonne humeur, l'espoir :

« Ouvre ton cœur à l'amour  
Ouvre ta fenêtre au jour »  
(Charles Trenet)

■ **Le petit tailleur :** Le texte de Rascal est un long poème musical (il ressemble à une chanson) porté par un narrateur africain, un adulte contemporain, un travailleur qui exerce un métier ambulancier, de village en village, pour faire vivre son petit commerce (il est couturier). Observateur doté de mémoire, citoyen engagé, foncièrement optimiste, « le raccommodeur » (il n'a pas d'autre nom) relie, pièce à pièce, le passé africain à son actualité sans aucun projet apparent de réconciliation ou d'absolution, ni même de révolte. Tout au plus, un projet d'amour, pour lui.

■ **La machine à coudre :** La pièce centrale de cette histoire est la machine à coudre, trouvée dans un marché « *entre cadenas sans clef et poissons séchés* ». Récupération, entretien (Pièce après pièce, je l'ai démontée/je l'ai huilée/je l'ai bichonnée/nouvelle courroie/), cette machine est le symbole du savoir faire occidental : made in England. Le jeu devient tentant de montrer la violence de cet ailleurs trop froid « *quasi le Groenland* », trop repoussant « *même en charter j'irai jamais* » et de s'appropriier autrement l'outil : SINGER « *J'ai enlevé le R. Rebaptisée, elle si habile à zigzaguer* ».

La petite machine va devenir le fil rouge du récit, accompagnant son utilisateur tout au long des marchés, et le lecteur sur un parcours africain rarement traité, la vie de la brousse, des villages, une vie sociale riche en activités de toutes sortes.

■ **Un voyage en Afrique, un voyage en mémoire :** Le tailleur se déplace à pied et passe par des noms évocateurs de villages et de villes africaines ayant rarement droit de cité, rarement la possibilité d'être cités : n'est-on pas toujours en Afrique dès lors qu'on est en Afrique ? Le périple se déroulera donc de Banco à Zala en passant par Boyo, Koumbala, Tiebissou à Grand Lahou... entre deux saisons (décembre/janvier, la saison sèche et juillet/août, la saison des pluies) et sur le rythme régulier de la semaine (le dimanche est le jour de repos, le jour, pour le tailleur, de « [monter et de bâtir] *mon histoire en bout de tissus comme en mémoire* »).

La mémoire de l'esclavage et de la colonisation est intégrée à la vie, au souvenir (« *Je marche à l'ombre/ de la grande avenue/ du nom d'un Blanc/ plein de poussière./ Je pense à mes frères/ et à leurs chaînes/ vendus un jour/ comme bois d'ébène* ») et, avec elle, les sources d'inspiration « *moi, chanteur de blues* » mais aussi les sources d'influence « *Chemin faisant/ je chante des chansons/ comme Gene Kelly/ sur grand écran* ».

■ **Les contrastes :** L'Afrique est présentée comme un continent aux multiples influences parties prenantes du quotidien du tailleur lequel travaille diverses matières, divers vêtements : tee-shirts et boubous, pagens et chemises, chanteur de blues/couseur de blouses, linge de maison et wax coton... Et le savon OMO, bien sûr, participe aux grands jours de lessive sur le fleuve.

La pauvreté matérielle (*Faut pas rêver/j'ai pas d'argent*) contraste avec la richesse de vie évoquée en deuxième partie d'albums surtout.

■ **La vie communautaire** : À travers tous les lieux qu'il traverse, le raccommodeur s'intègre à la vie locale : la grande lessive sur le fleuve encombré de pneus de camions, les parties de pêche, la réunion des métiers sur les marchés (*gonfleur de pneu/vendeur de peu/coiffeur cinq coupes/marchand de coupe-coupe/laveur de pieds...*), les bandes d'enfants actifs et rigolards, les équipes de foot (*y'a pas de gazon/y'a pas de crampons/rien qu'un ballon/et des Lions.*), les disputes de couples (*Et quand monsieur et madame y sont fâchés/je les raccommode*), l'irruption d'animaux sauvages dans le marché « *y'a un serpent, un long serpent* », les naissances à « *domicile* » « *J'coupe le cordon/sans le moindre patron.* »... Toute cette vie sera, bien sûr, au centre des histoires, au cœur des palabres, de la grande tradition orale.

### ■ Les histoires...

Deux pages sont consacrées aux histoires :

*« ...dans l'ombre bleue  
du vieil arbre à palabres  
je tisse des fleuves d'histoires  
(...)  
que je raconte tout en cousant  
au vent, aux fleurs et aux enfants. »*

*« y'a ma tribu  
et mes ancêtres  
ma mère, mon père  
mes frères, mes sœurs  
ma belle Afrique  
ma vieille machine  
ma petite usine  
et tout ce que j'aime.  
L'est pas fini  
Tellement l'est grand mon beau tapis. »*

Le tailleur est l'écrivain qui tisse pièce à pièce les morceaux d'une vie à sa manière, avec son point de vue. Cet album ne propose pas une vision sociologique d'un continent : la petite économie qui est décrite ne remet pas en cause les systèmes nationaux et internationaux qui pèsent sur elle. La

vie qui est montrée est celle du système D, la ténacité de vivre avec les moyens du bord. La pauvreté est omniprésente, la chaleur humaine aussi.

L'album se termine sur un espoir très ordinaire : « *On aura notre case et des enfants/et le soleil/une neuve machine/une belle usine.* » Et voilà le héros africain présenté comme un homme normal, ni chasseur de lion, ni détenteur de pouvoirs surnaturels. Un brave type. Et au bout du compte, la bonne humeur nous a gagnés.

L'écriture, subtilement travaillée, les illustrations très vives, placent cet album parmi les albums avec lesquels il va falloir compter : tout simplement, il a tordu le cou au serpent de mer des rengaines africaines sans aucune prétention de tout dire, tout faire. Sans rien figer.

Yvonne CHENOUF

